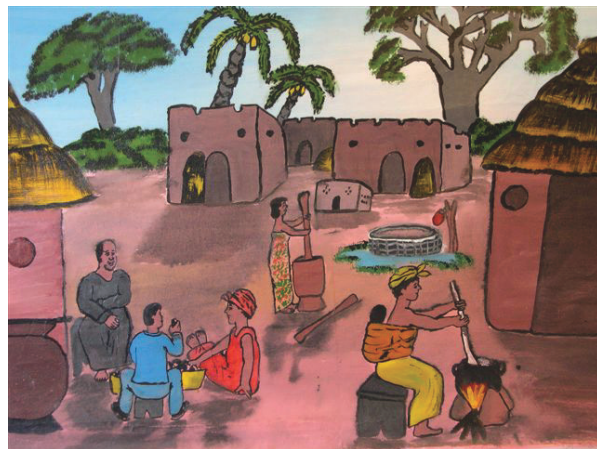


Un trait d'union entre les enfants d'Afrique



D'un côté, une association ; de l'autre, deux voyageurs à moto avec l'envie de s'engager. Au final, une belle rencontre. L'association : Constellation. Présente dans 22 pays à travers 36 ateliers de peinture, elle touche plus de mille enfants et adolescents défavorisés du tiers monde en leur permettant de s'exprimer par le biais d'une activité culturelle. Les deux voyageurs : Alain Paulet et Jean-Jacques Baudorre. Ce dernier témoigne.



Votre voyage a été mené en collaboration étroite avec Constellation. Comment inscrit-on son voyage dans un concept associatif si large ? Constellation existe depuis 1996 et a été fondée par Sylvaine Rémy, peintre ayant eu aux Philippines un échange significatif avec des enfants par le biais de sa peinture. L'idée a germé de créer des ateliers de peinture pour les enfants du tiers-monde où l'expression de chacun serait valorisée et le concept d'échange des cultures prôné dans un objectif affirmé de développement des enfants.

De mon côté, je désirais m'engager, donner un peu de mon temps pour des enfants ; et j'avais déjà eu l'occasion d'en parler avec un ami, Alain Paulet qui était dans la même dynamique que moi. J'ai lu une annonce de Constellation sur votre site ; ils cherchaient des voyageurs prêts à transporter du matériel de peinture pour des ateliers pour enfants. Je les ai contactés. De discussion en discussion, Sylvaine m'a suggéré un rôle de trait d'union entre les groupes. L'échange est l'essence de leur association ; or, comment permettre à un enfant congolais de découvrir les peintures et l'environnement d'un enfant béninois ? Il faut un relais. Avec Alain, nous étions partants.

Constellation est présente en Amérique du Sud, en Asie... Pourquoi l'Afrique et comment avez-vous tracé votre itinéraire ?

Il y a toujours des rencontres qui marquent ! Enfant, j'ai eu un instituteur qui avait vécu quinze ans au Tchad. L'Afrique, il m'en avait beaucoup parlé. Beaucoup. Et je me suis toujours dit qu'un jour j'y partirai. Or, je ne voulais pas d'un voyage inutile. En Afrique, Constellation, c'est 16 groupes (3 au Maroc, 2 au

Mali, 4 au Burkina, 2 au Bénin, 1 au Niger, 2 au Congo, 1 en Angola et 1 au Rwanda). La route donc était quelque part tracée. Nous les avons tous reliés à l'exception de deux : l'un au Mali, l'autre au Niger du fait de la saison des pluies. En tout, 18 mois en moto mais que de groupes rencontrés, d'ateliers visités et de peintures d'enfants échangées...

Quels traits d'union pensez-vous avoir réalisés ou encouragés ?

Le fait de partir en moto conditionnait ce que nous pouvions transporter d'un atelier à l'autre. Cela se résumait à du léger et du peu encombrant, à savoir à un cahier de messages et à une fresque constituée en patchwork transportée dans un tube en PVC prévu pour cet usage de 80 cm de long — la largeur de la moto. Très vite, j'ai constaté que les vibrations de la route abîmaient les peintures sur tissu. Le trait d'union a donc été maintenu par le biais du cahier mais s'est transformé pour ce qui est de la fresque. Mon relais sur ce point a été assuré par la poste.

Alors, qu'est-ce que j'ai apporté ? Tout d'abord, s'il est vrai qu'un enfant congolais sera curieux des habits que porte l'enfant malien, il est

amusant de voir que ce qui l'intrigue plus encore sont les habits portés par l'enfant français. C'est l'exotisme qui soulève des questions ! Le pays voisin, même éloigné passionne moins... J'ai donc répondu à bien des interrogations, transmis le fil rouge — le fameux cahier, montré d'innombrables photos... et rétabli bien des vérités "non, l'homme blanc n'est pas le plus intelligent" ou "si, il peut pleuvoir et faire froid en même temps en France".

Qu'est-ce que la peinture apporte à ces enfants ? Comment se fait la communication et qui choisit de retenir tel enfant plutôt que tel autre ?

Les ateliers ne sélectionnent pas les enfants. Soit, ils sont organisés dans des structures déjà préexistantes tel l'orphelinat pour garçons en Angola ; soit ils le sont indépendamment de tout cadre préalablement défini. Dans ce cas, ils sont ouverts à tous ceux qui viennent les voir... et qui sont assidus. Et les enfants qui aiment peindre ou dessiner ne manquent pas. En revanche, cela touche moins les adolescents. L'idée est de leur demander de représenter leur environnement, leur quotidien. Les



enfants qui ont connu la guerre — au Rwanda notamment — expriment par les peintures leurs souffrances, directement ou indirectement. Je pense par exemple à une petite fille qui dessinait des pirogues. Pour un enfant du Pays des Mille Collines, c'est plutôt inattendu. On lui a demandé où elle les avait vues et sa réponse nous a éclairés : elle représentait une scène qu'elle avait vécu pendant l'exode engendré par le génocide, plus précisément sa fuite en pirogue dans un pays voisin qui, lui, a de grands lacs... c'était une expression indirecte de sa souffrance. La peinture est un exutoire pour eux ; et c'est aussi une base à la discussion, à l'échange.

Pourquoi une fresque ? La symbolique permet-elle à l'enfant de mieux se percevoir parmi les autres ? De se sentir plus utile et intégré ?

Le principe de la fresque *patchwork* est de permettre à chacun de réaliser des tableaux et de se sentir après, par ce biais, rattaché aux autres, intégré véritablement. En revanche, il est difficile pour certains groupes d'associer tous leurs élèves à une même toile. Selon les professeurs et animateurs, il peut y avoir une sélection des candidats quand tous les élèves, du fait de leur nombre, ne peuvent participer à la fresque collective. Au nord du Maroc, le peintre responsable de l'atelier a une pratique très académique. Il enseigne la perspective et autres leçons de style à ses élèves en respectant la règle de l'art. Tous travaillent ensemble. Leur œuvre est vraiment collective. Avec d'autres ateliers, au Burkina notamment, il y a une sélection des meilleurs tableaux pour sélectionner les enfants les plus doués au sein de chaque classe d'âge ; au Congo c'est encore différent ; un concours est organisé. Mais dans tous les cas, il est intéressant de voir que l'animateur sensibilise l'ensemble de son groupe au principe de la fresque et tous peuvent laisser leur mot sur le cahier des messages.

Quelle aide pensiez-vous pouvoir apporter quand vous êtes parti et quelle aide pensez-vous avoir réellement apporté en fin de parcours ? Je n'avais aucune ambition particulière en dehors de mon désir d'aider. Je désirais rencontrer des enfants, discuter avec eux. J'avais commencé de créer une association "Le rêve

d'Odile" et un site Internet du même nom. Au-delà, pas d'objectif précis. Je suis parti donc dans l'esprit de faire le point sur le terrain.

Aujourd'hui de retour, j'espère avoir apporté une certaine forme d'"aide". Pas du concret ; il s'agit plus d'un échange culturel, d'un message. J'ai souvent été confronté à une croyance déroutante : la supériorité de l'homme blanc sur l'homme noir. Si j'y reviens, c'est parce que je crois que c'est un point fondamental, leur perception Noirs / Blancs. Il y a des vérités qu'il faut rétablir, c'est une urgence... même si, après, cela peut devenir délicat : si on explique à des enfants que les races cela ne veut rien dire et que c'est simplement parce certains ont la chance de pouvoir aller à l'école qu'il y a, pour eux, plus de probabilités de devenir chercheur ou scientifique ; qu'il faut croire en soi, se prendre par la main, apprendre à s'estimer, il ne faut pas risquer de se donner le rôle du donneur de leçon. Et l'équilibre est dur à trouver... et à garder !

J'avoue que j'ai tenté de répondre à toutes les questions, les plus personnelles comme les plus générales. Mais je ne suis pas rentré avec les réponses que je cherchais. Au contraire. Je suis revenu avec plus de questions encore. Comment peut-on aider en matière de développement ? Le développement d'ailleurs lui-même est-il toujours souhaitable ? Ne peut-il y avoir qu'un modèle enviable, unique et universel menant les hommes au progrès ? Et de quel progrès parle-t-on ?

Il ne faut pas donner pour se déculpabiliser. À défaut, le risque est d'entretenir en Afrique l'image de l'homme blanc tout puissant. Dans une culture d'essence paternaliste, cela peut être dangereux, très dangereux. Les solutions, alors ? Je ne les connais pas ! Je crois dans le micro-crédit, dans les formations. Il faut penser "pérennité".

Quelle suite espérez-vous donner à votre aventure ? Vous comptez repartir ? À moto ? D'autres bonnes volontés sont-elles souhaitées ?

Pour les bonnes volontés, elles sont toujours souhaitées. Après par contre, c'est à chacun de faire son pas. Pour moi, maintenant ? J'envisage plusieurs pistes. D'abord, j'ai décidé d'aider une petite Marocaine, Anissa. Elle est vive, curieuse de tout et très

présente au sein de son atelier. Son père est aveugle et ils vivent dans un bidonville. Mais leur dignité... chapeau bas !

Ensuite, plein d'autres réflexions. Continuer à travailler dans un bureau ne me semble pas réaliste. J'ai envie de m'impliquer concrètement dans une action utile. Une ONG pour être plus précis. Et d'écrire aussi. J'aimerais prendre du temps pour retourner voir les derniers Pères Blancs du Congo, de l'Angola et du Zaïre ; écouter leur récit de vie et en témoigner... à leur disparition, toutes leurs archives seront récupérées par le Vatican et rendues inaccessibles au public et on aura perdu des vies d'exception ; donc il faut faire vite. Sinon, mais c'est encore un autre projet, je voudrais relayer l'histoire des enfants du Rwanda pendant leur fuite post-génocide. Donc plein d'idées mais dans tous les cas un même fil : trouver une vie qui me correspond et qui apporte aux autres.

Interview réalisée par Aurélie Taupin photos Jean-Jacques Baudorre illustrations ateliers Constellation



<http://www1.asso-constellation.org/>

